

Préface

Voici le bonheur qui s'endort
Il rejoint des rêves en or
Les lieux sont tissés par l'imagination
Qui transmet aux horizons une grande passion
La vie écarlate d'émotions
Semble nouvelle avec mille relations
Les acteurs ne terminent jamais leurs jeux
Ô rôles outrageux
Où se cache la réalité
Est bien sûr dans la terrifiante moralité
Le mensonge se sacre Roi
Personne ne se las d'être sa proie
L'espérance seule nettoie ces cœurs
De toutes sortes de douleurs et mœurs
Et l'amour déclare la guerre
Entre deux êtres déchirés de façon éphémère
La faute s'associe avec la beauté
De l'ensanglanté sort spontané
L'auteur ne rencontre jamais ses torts
La raison fuit jusqu'à la Mort
Et l'on tente de mordre le passé
Insupportable, lassant, menaçant, et surtout blessé
L'oubli n'est en fait qu'une légende
Les souvenirs, répugnant délices d'offrandes

Elodie Vullierme, Le 24 juin 1999.

Chapitre I

Rencontre Inopinée

Comme une touriste fatiguée, je longuais les longues avenues de Londres. Mon parapluie blanc créait un parfait contraste avec le ciel noir de nuages. Malgré le mauvais temps, je me sentais intensément bien. La pluie m'offrait l'incroyable impression de danser par le rythme de mes pas accentués. L'obscurité des rues Londoniennes m'enchantait ; nulle autre ville ne peut teinter ses rues de la sorte. J'aimais sincèrement cette métropole. Chacun de ses décors se mariaient à ravir avec mes goûts très étranges pour une personne de vingt ans. A cet âge-ci, on est heureux, vivace, maladroit surtout. Me concernant, ces faits n'entraient guère souvent dans le quotidien de ma vie. Le plus ennuyeux dans tout cela, fut que je n'y pouvais rien. Par la suite, mes pensées continuèrent à interroger mon esprit qui me décevait par ses réponses désolantes. Mais, cela dit, le réconfortant ciel pluvial maintenait la joie qu'offrait ma promenade. Etrange, n'est-ce pas ?

Cela faisait depuis une demi-heure que je marchais. Ma conscience, noyée de songes, me permit de me reposer pendant un instant, auprès d'un thé au citron. J'allais droit devant moi, recherchant un raisonnable Salon de Thé. Mais, voilà par manque d'attention, je bousculai une passante. Elle était toute vêtue de noir ; du chapeau jusqu'aux chaussures, en passant par sa belle grande robe. Son visage mièvre et fin me rappela par son regard pénétrant, une personne familière. Elle aussi semblait me connaître. D'une voix fébrile et encore hésitante, la Lady me salua d'un charmant bonjour. Je recherchais toujours son nom.

Ce fut encore sans succès. Hors, je me permis de lui demander d'éclaircir ma mémoire. De sa longue bouche, sortit un sourire poursuivi de maints rires, tout en m'avouant qu'elle non plus, ne se souvenait plus de ma personne. Ainsi, nous nous représentâmes :

— Je suis la Comtesse de l'Erébelle, me dit-elle d'un air enchanté.

— Et moi, poursuivais-je, Mademoiselle de Deucalion-sur-Champs. N'étiez-vous pas l'amie de ma très chère mère, Madame la Baronne de Deucalion-sur-Champs ?

Enfin, nous nous retrouvâmes. Elle fut en effet, pendant sa jeunesse, la meilleure confidente de ma mère. Cependant, la plainte infernale de mon harcèlement put se traduire par un soudain mal de pieds. Ainsi, je lui proposai de nous joindre au prochain salon de thé. Un sourire admirable fut la preuve de son accord. Sur le chemin, la Comtesse de l'Erébelle me conta un nombre généreux de ses entretiens passés avec ma très chère mère, lorsque j'étais enfant : elles parlaient souvent de moi, elles se promettaient de tenir mutuellement leurs secrets les plus profonds. En tant que jeunes filles, elles parlaient principalement de leurs amours et de leurs rêves : conquêtes, prétendants, fiancés, époux et avenir... Puis, dans l'un de ses contes, elle eut la maladresse de me demander de ses nouvelles. Je n'ai pu lui cacher sa fâcheuse santé qui l'avait atteinte depuis peu. D'après les médecins, il s'agissait d'une pneumonie. Madame la Comtesse de l'Erébelle en demeura bouleversée. La teinte de son visage devint d'une incroyable pâleur. Ses yeux semblèrent prêts à larmoyer. Puis, à tout cela elle ajouta d'une voix terrifiée :

— Voilà un bien fâcheux tourment !

La fine main qui maintenait son parapluie fut prise de nerveux tremblements. A la suite de ces paroles, nous arrivâmes enfin à un salon de thé. Un employé nous guida à une table tout à fait convenable et nous apporta aussitôt deux thés chauds. Madame de l'Erébellé observait tristement sa tasse au liquide jaune, alors que je m'entretenais avec un silence insupportable. Je n'avais jamais apprécié les chutes de conversation causées par une profonde peine. Afin de retrouver l'aise de tantôt, je me décidai enfin à lui adresser quelques autres paroles :

— Je suppose que vous vous interrogez sur le fait que je sois présente à Londres et non aux côtés de ma mère.

Elle détourna son regard pris de déception, pour mieux voir ces paroles sortant de ma bouche. Malgré cette tentative, la Comtesse resta muette. Ce fut alors que je lui exposai la raison pour laquelle je me trouvais à Londres. Je débutai l'explication ainsi :

— Ma pauvre mère ne souhaite, en aucun cas, m'exposer au théâtre de sa maladie.

La Baronne de Deucalion-sur-Champs prétendait qu'il fut plus préférable pour moi de m'éloigner du château, le temps de son rétablissement. Elle n'ignorait point la qualité détonante de la sensibilité de mon âme. Elle crut par la suite, m'imposer une intense souffrance en la sachant malade. Je ne voulais point la laisser seule pour affronter cette terrible affection.

— Pensez ! Cela s'avère pis encore à supporter !

Mais, elle m'implora son désir très fortement, l'ayant exprimé tel un ordre. Cependant, mon refus persista. C'était ainsi que père m'avait supplié à son tour, de sé-

journer à Londres, connaissant l'idolâtrie que je portais pour cette ville. Monsieur le Baron de Deucalion-sur-Champs eut toujours succombé au moindre désir de son épouse. Les ayant vu tous les deux pris dans le chagrin de me savoir persistée, j'exauçai enfin leur vœu.

Ce conte rendit un léger sourire à la Comtesse de l'Erébelle. Puis, ayant étreint ma main droite, elle ajouta sur un ton faible :

— Vous me donnez la furtive impression, que votre mère, Madame la Baronne, vous a légué sa sagesse.

Par ses mots, je demeurai en plein émoi. Elle eut été probablement très liée avec mère pour la connaître ainsi, si pleinement. A la suite de cette pensée, je lui demandai sur le ton d'un examinateur rempli de curiosités :

— Quel est le phénomène qui s'est interposé entre votre si bonne apparente relation ?

Elle m'expliqua d'une voix plus auditive et moins hésitante que d'antan, la faute ne fut toute autre chose que son soudain hymen. La Comtesse de l'Erébelle due épouser le Comte de l'Erébelle, d'où la raison de sa dénomination sociale. Auparavant, elle n'était que la fille unique du gentilhomme M. du Borrois. Son père était un bon bourgeois, descendant de la moyenne noblesse. L'inconvénient de cette affaire, fut l'arrivée d'une proche faillite du domaine. Le Comte de l'Erébelle, ne trouvant de prétendante, fit de Maurine son épouse. Tout d'abord, m'avait-elle expliquée, son avis demeura négatif envers la proposition de son père. Mais, après présentations, elle tomba sous le charme du jeune prétendant. Dès la journée suivante de la cérémonie, elle due déménager pour suivre son époux jusqu'à son propre château, très vaste et somptueux selon elle. Depuis, elle ne revint plus à son ancienne demeure et par cela, elle

n'eut plus put revoir sa chère confidente la Baronne de Deucalion-sur-Champs. Quant au domaine, il resta en possession de ses parents ; ils firent eux-mêmes le voyage pour la visiter. La Comtesse continua l'explication en prolongeant ses paroles sur Londres. Elle me dit que le Comte, son époux, lui proposa un voyage à Londres pour célébrer leur quinzième anniversaire de noces. L'enthousiasme me vint au cœur lorsque j'appris cette merveilleuse nouvelle. Je lui fis la bise pour lui faire partager mon bonheur pour elle. Nous rîmes de toute cette joie, si soudaine pour moi. Et ensuite, poursuivant l'histoire de son amitié avec mère, la Comtesse ne me cacha point qu'elles se promirent mutuellement d'échanger nouvelles et confidences par de quotidiens courriers. Cela eut duré pendant cinq ans, point plus. La Comtesse me confia l'inutilité d'écrire à une personne connue jadis, mais devenue inconnue au présent. Je montrai ma déception par une grimace immonde transcrite sur mon visage. Je tordais en quelque sorte, ma bouche de son côté droit. Suite à ma réaction saugrenue, elle me proposa d'une voix mélodieuse par sa divine douceur :

— Je vous prie, Mademoiselle, de me prévenir de votre retour pour le château de Deucalion-sur-Champs. Il me serait très appréciable que vous m'offririez le plaisir d'aller lui rendre visite, en votre compagnie.

Mon enchantement fut tel celui d'un oiseau qui gazouille le retour du soleil chaud printanier. J'imaginai déjà la surprise pour mère. Dans ma vision, elles paraissaient choquées par les changements de leur physionomie, mais si heureuses de se retrouver enfin, après toutes ces années. Cela faisait tout de même plus de quinze ans qu'elles ne s'étaient vues. Je lui répondis sempiternellement :

— Oh ! Mère en sera ravie !

La Comtesse l'était déjà. Elle m'informa que la nouvelle allait aux oreilles de son cher époux dès son retour à l'appartement. Elle espérait recevoir de lui un enchantement illustre. Je partageais avec gaieté sa supposition. Ce fut alors qu'elle me proposa de l'accompagner chez elle de sorte à ce que l'événement en fût entièrement partagé.

Nous payâmes la note de nos deux thés, puis reprîmes le chemin comme dit. Nous ne cessions de discuter de choses heureuses au milieu de cette triste pluie. Ce fut jusqu'à en oublier l'affection de ma mère. Au moins, ce souci fut ôté de notre esprit pendant l'instant d'une promenade. Ce fut bien ce que mère et père souhaitèrent pour moi, n'est-ce pas ?

Nous arrivâmes enfin, après une demi-heure de marche. La porte d'entrée démontrait déjà tout le charme du logement grâce à ses exquises décorations. Jane, la femme d'intérieur, nous ouvrit la porte. Un sourire au visage accompagnait agréablement sa salutation. A peine entrée dans le hall, je sentis la douce atmosphère qui régnait dans ce somptueux appartement. La décoration était remarquablement parfaite. Et, alors que j'observais les lieux par un regard de stupeur, le Comte parut. Madame la Comtesse me présenta à lui immédiatement. Il fut enchanté de me rencontrer grâce aux maints compliments que la comtesse avait offerts à son ancienne bonne amie, la Baronne de Deucalion-sur-Champs. Malgré cela, le Comte ne cacha point son hésitation en ce qui concernait notre projet. Sa réaction me décevait. Il balbutia des raisons sans logiques et ne semblait comprendre son épouse comme elle l'eut pensé. Elle était beaucoup trop déterminée pour abandonner cette dernière intention. Ils n'eurent jamais rencontrés de querelle dans leur ménage. C'était la première fois que la colère s'introduisit entre eux. J'étais la spectatrice de leur première dispute. La vulgarité de leurs paroles frôlait les insultes. Je ne pus supporter cet affront de concubinage

guère plus longtemps. Je pensais que cela ne me regardait pas et suis donc partie. Il me semblait plus convenable de revenir le lendemain rendre visite à la Comtesse pour recueillir sa réponse sur le projet. Leur furie était tellement éprise de leur attention qu'ils ne s'aperçurent de ma fuite. La large main de Jane me tendit mon parapluie blanc puis, me fit signe en guise de salutation. A mon tour, je disais au revoir à ce visage niais et peu distingué.

Il me restait trop de chemin pour que je pusse l'accomplir à pieds, surtout que la pluie ne cessait point de se répandre très intensément. D'une main délicatement brutale, j'arrêtai une voiture. Le cocher m'ouvrit la portière, puis m'emmena à l'endroit demandé.

Pendant le déplacement, je regardais, pensive, la pluie frapper contre la vitre droite de la voiture. Le paysage urbain me semblait encore plus sobre et plus admirable que tantôt. Le jour laissait sa place à la nuit ; mon spectacle merveilleux. Il se cachait derrière ce vaste drap nébuleux, une belle lune froide surgissant. Sa robe dorée me fit soudainement resonger à cette histoire. J'entrais lentement dans un remord désagréable. Je me sentais fautive de la querelle de ce couple modèle. J'avais gâché leur voyage qui nageait dans l'apesanteur du bonheur. Et tout cela par la faute de mon manque d'attention. Quelle indécatesse ! Mais, je reportai ce malheur au destin comme beaucoup de gens superstitieux ont loisir de faire. Je devais être dans cette rue, distraite par je ne sus plus quoi. En vain, il était certain que leur amour, de l'un pour l'autre, fut très fort et indénouable. J'étais pourtant certaine qu'il la laisserait partir au château de Deucalion-sur-Champs. Finalement, tout cela me parut soudainement étrange. Je les comparais par bon cœur, au ménage de mes parents. En ma connaissance, ils n'ont jamais connu, eux non plus, quelconque querelle. Oui. J'avais rencontré hasardeusement en ce jour, l'exacte copie du couple de mes parents. Cette stupéfaction me fit longuement réfléchir au mariage et à l'amour

en lui-même. Je ne doutais point qu'en ma vingtième année, un hymen pouvait s'imposer en mon existence de jeune fille.

Par la suite, je m'entretins avec de douces pensées provenant d'une imagination féerique. Mais, il me fallait tenir conversation sur le sujet avec père. Je supposais que lui seul pouvait m'éclairer l'esprit sur tout cela et particulièrement, sur mon avenir. Je ressentais de nouveau la plaisance du bien être. Le cocher revint ouvrir la portière, puis m'aida à sortir de la voiture. Je lui donnai quelques sous, en guise de récompense pour ce service qu'il avait gracieusement exécuté.

Arrivée dans mon humble demeure, je demandai à Mathilde, mon adorable servante, de me préparer un dîner léger. Je n'éprouvais pas l'impériale faim du soir. En revanche, une fatigue intense m'envahit la tête, jusqu'à en ressentir des maux. Ce soir-là, il ne m'était guère difficile de trouver le sommeil, celui qui se dit rapide et pourvu de rêves magiques.